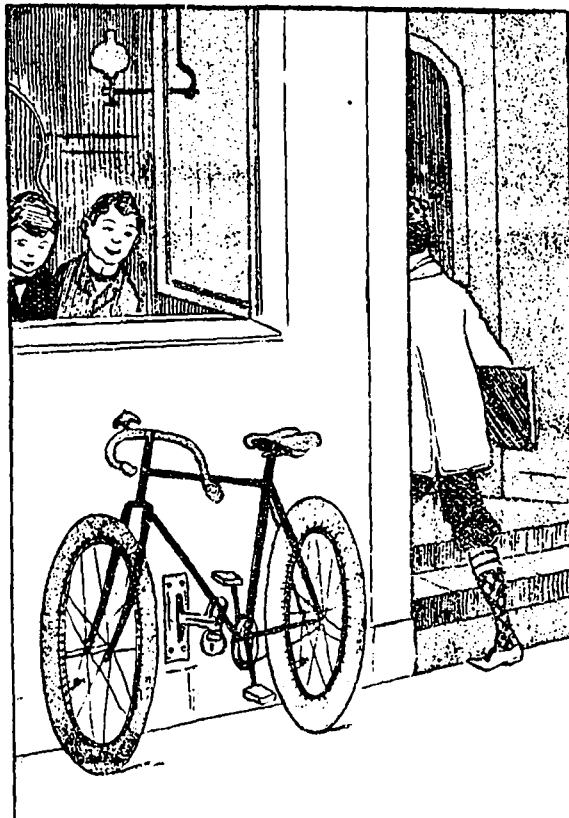


LES ENFANTS TERRIBLES OU LE BICYCLE-BALLON



I



II

QUAND ON EST CONNU

Après des débuts difficiles, M. César Duclou est enfin arrivé à la fortune. Aujourd'hui, il a quitté le commerce et vit de ses rentes dans le quartier Montholon, où chacun le connaît bien pour son honorabilité. Un de ces hommes enfin dont les concierges disent : "On lui confierait cent mille francs sans billet." Il est à remarquer, du reste, qu'il n'y a généralement que les gens qui n'ont pas le sou pour témoigner de ces confiances excessives.

Duclou, qui a beaucoup d'ordre, rangeait l'autre jour ses papiers, quand il mit la main sur la dernière facture de son tailleur.

— Et dire, s'écria-t-il, qu'elle est datée du 2 novembre 1897, qu'elle a plus de deux ans, et que, depuis, je n'ai pu arriver, malgré tous mes efforts, à régler la note de cet animal de Poignardet ! Certes, je ne crois pas qu'il en abuse pour grossir démesurément ses factures, car c'est un honnête homme ; mais, n'importe, il faut en finir. Passons-y tout de suite.

Duclou saute dans un fiacre, et se fait conduire boulevard des Capucines, où son tailleur a boutique sur rue. Poignardet, un homme tout rond, très jovial, se précipite au-devant de son client :

— Ah ! cet excellent M. Duclou ! quel plaisir ! quel honneur ! Vous venez me commander des vêtements !

— Par exemple ! je n'ai pas encore étrenné les derniers que vous m'avez livrés. Non, je viens régler.

— Comment ! Vous vous êtes dérangé pour une pareille bagatelle !

— Une bagatelle qui doit faire un joli total, depuis plus de deux ans.

Ah ! monsieur Duclou, je voudrais que vous me deviez cent mille francs.

Merci bien ! Allons, préparez-moi ma note, et vivement, je ne pars pas d'ici sans l'emporter.

— Alors, monsieur Duclou, c'est que vous nous faites l'honneur de dîner avec nous. Je monte prévenir ma femme.

— C'est inutile, s'écria Duclou, furieux, je m'en vais. Mais il me faut votre note demain, entendez-vous, où je vous la réclame par ministère d'huissier.

— Ah ! elle est bien bonne, s'écria Poignardet, en se tordant. Vous aurez votre note... un de ces jours, monsieur Duclou. Mais auparavant, je vais vous faire un pardessus en drap Montagnac dont vous me direz des nouvelles. Celui que vous portez n'est pas digne de vous.

— Je n'aurai pas ma note à Pâques, ni même

à la Trinité, murmura Duclou en remon-
tant dans son fiacre. Ah ! quand j'ai com-
mencé à m'habiller chez lui, il y a vingt
ans, il ne se gênait pas pour me la porter
sans que je la lui demandasse, et parfois
à de très mauvais moments. Mais, voilà,
quand on est connu...

Duclou se fait conduire chez son bottier,
où la même scène se renouvelle exacte-
ment. Il n'obtient pas davantage la note
qu'il désirait, mais il emporte l'assurance
formelle qu'on lui enverra, par les voies
les plus rapides, deux paires de bottes
dont il n'a nul besoin.

— Inutile de continuer cette tournée, se
dit Duclou. Rentrons.

Chez un papetier voisin de son domicile,
Duclou s'arrête pour faire quelques achats
d'enveloppes, cartes de visites, cire à ca-
cheter, et autres fournitures de saison.
Quand il veut prendre le petit paquet, le
marchand le lui arrache des mains avec in-
dignation.

— Je ne souffrirai jamais, monsieur Du-
clou, qu'un homme comme vous porte ceci,
même jusqu'à sa voiture. J'enverrai mon
commis chez vous à l'instant.

— Si vous y tenez absolument... Com-
bien vous dois-je ?

— Oh ! vous voulez régler une pareille
bagatelle ?

— Au diable la bagatelle ! s'écrie le ren-
tier furieux.

— Ne vous fâchez pas, monsieur Duclou,
mon commis vous apportera aussi la note.

— J'y compte bien.

Quelques instants après, l'employé du
papetier apporte, en effet, les objets achetés, mais sans la moindre facture.

— Et cette note ? demanda Duclou.

— Le patron a dit que ce n'était pas la peine, qu'on trouverait cela avec
autre chose.

Le malheureux rentier se laisse aller sur le premier fauteuil qui lui
tombe sous... la main.

— Dieu ! s'écrie-t-il, désolé, qu'on a donc du mal pour arriver à payer
ses dettes quand on est connu.

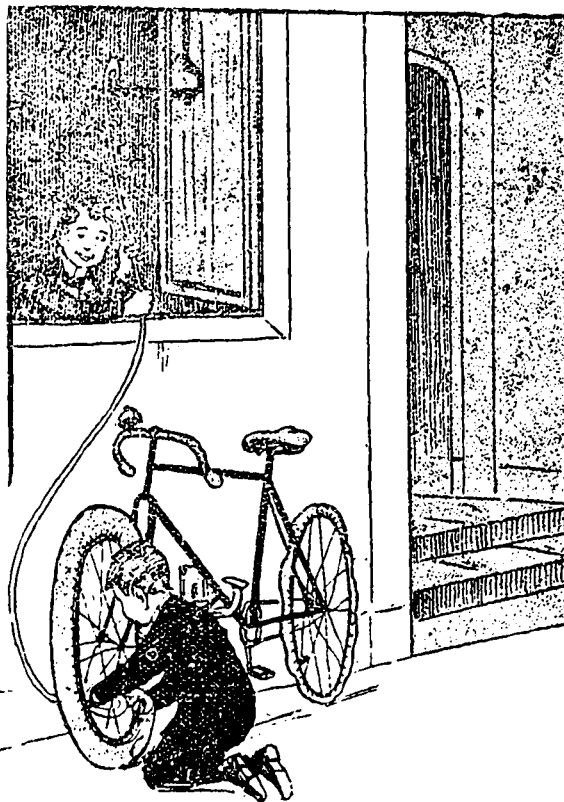
PAUL COURTY.

TOTONNERIE

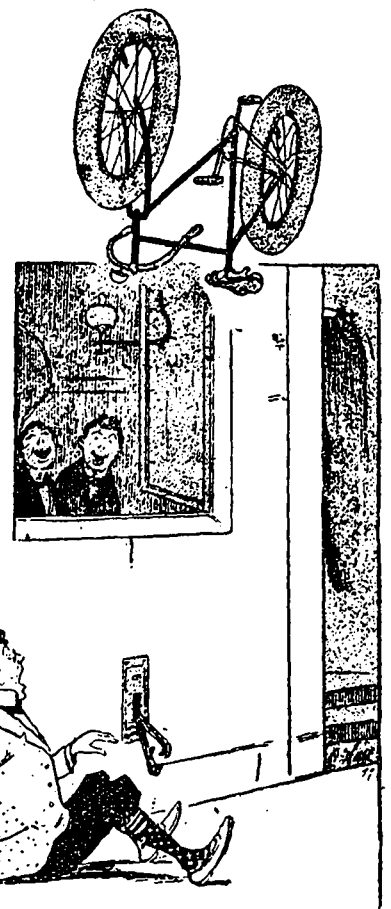
La mère. — Pourquoi ne manges-tu pas ta pomme maintenant ?

Toto. — J'attends que Gusse Cantin soit arrivé. Une pomme est bien
meilleure quand on la mange devant quelqu'un qui nous regarde.

LES ENFANTS TERRIBLES OU LE BICYCLE-BALLON — (Suite et fin)



III



IV